

LA PREMIÈRE REVUE FÉMINISTE FRANCOPHONE

LES CAHIERS DU GRIF

Sous la direction de Caroline Glorie
et Teresa Hoogeveen



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

LA PREMIÈRE REVUE FÉMINISTE FRANCOPHONE

Les Cahiers du Grif

Un volume dirigé par Caroline Glorie
et Teresa Hoogeveen

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**PREMIÈRE SÉRIE DES
*CAHIERS DU GRIF***

Les Impressions Nouvelles

DES MÈRES ET DES ENFANTS D'ABORD

Libérer les ambivalences de la maternité

Deux *Cahiers du Grif*, *Les femmes et les enfants d'abord* (n° 9-10, 1975) et *Mères/Femmes* (n° 17-18, 1977)¹, ont explicitement abordé la question de la maternité et ont cherché à la *compliquer* : à la fois expérience fondamentale des femmes, vécue tant comme un enfermement que comme une jouissance, à la fois étalon symbolique du patriarcat et possibilité de se penser hors de ce dernier, sans oublier que toutes ces mères qui témoignent sont elles-mêmes nées d'une mère, ce qui rend le fil de la complexité encore plus tendu. La maternité, dans toutes ses dimensions, est une « énigme déchirante² ».

Mon intention dans cet article est multiple : d'abord, je voudrais rendre compte de la teneur des questionnements de cette époque, relire – avec mes yeux d'une quadragénaire féministe du XXI^e siècle, mère de deux enfants, née après ces deux numéros – ce qui faisait le cœur des réflexions autour de la maternité. Ensuite, ces deux *Cahiers* parviennent à dévoiler

1. Il faut aussi mentionner le cahier de 1986, intitulé *De la parenté à l'eugénisme*, qui aborde les enjeux liés à la reproduction et à la parenté dans le contexte d'émergence des innovations biotechnologiques (FIV, GPA, PMA) : « D'une manière plus générale, la maternité a toujours été au cœur de nos préoccupations, même à l'époque où elle ne semblait pas prioritaire pour toutes les féministes, (cf : les deux numéros que nous y avons consacrés : *Les femmes et les enfants d'abord*, 1975, et *Mères/Femmes*, 1977). Nos revendications en faveur de la contraception et de l'avortement se sont doublées d'une réflexion sur le statut d'une maternité qui serait véritablement nôtre. C'est à partir de là que nous développons notre analyse critique des nouvelles techniques de reproduction. » Le Grif, « Introduction », *Les Cahiers du Grif*, n° 36, 1987, p. 5.

2. Françoise Collin, « Humour en amour », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 3.

le tabou de l'ambivalence qui entoure la maternité, tant dans le fait d'avoir une mère que d'en être une. Enfin, dans un troisième moment, je voudrais aussi souligner une autre ambivalence, saisie telle quelle dans ces Cahiers et qui permet d'en faire une relecture politique : celle qui se joue entre le choix et la priorité. Ces deux enjeux sont à la fois *complémentaires* – pouvoir choisir ses priorités est une revendication féministe d'une possible expérience positive de la maternité – et *exclusifs*, car établir des priorités coupe court à la possibilité de faire certains choix.

Re-lire les deux cahiers sur la maternité

Je voudrais commencer cet article en revenant sur ce qui anime ces deux Cahiers, le premier paru en 1975 et le second en 1977. Il y avait beaucoup à dire et à penser car la maternité ne va pas de soi : « [elle] est donc une notion et une réalité relative, et nous avons à nous interroger sur le statut qu'elle a acquis dans le monde contemporain, et sur son évolution à venir³ ». Afin de bien rendre compte de la saveur et de la teneur de ces Cahiers, je m'autorise à les présenter en citant des extraits significatifs.

***Les femmes et les enfants d'abord* (1975)**

Le premier cahier se rassemble autour de l'articulation de deux thèmes majeurs : la question des crèches et la critique du patriarcat tel qu'il se déploie dans la maternité. Commençons par les crèches. Sur la vingtaine d'articles consacrée à la maternité, huit discutent spécifiquement de cette question. On peut d'abord lire des comptes rendus des différentes possibilités de faire garder son enfant, que ce soit en crèche ou chez une gardienne, par région, en Belgique et en France ; on

3. Françoise Collin et Hedwige Peemans-Poullet, « Les enfants de tous », *Les Cahiers du Grif*, n° 9-10, 1975, p. 3.

peut lire également des règlements internes de crèches, des descriptions des équipements d'accueil.

Au-delà du caractère descriptif de ces articles, les crèches occupent le cœur d'une vive discussion pour les femmes et les féministes de cette génération, qui se sentent écartelées entre la nécessité de travailler et l'impossibilité de laisser leur enfant dans un lieu accueillant. Cet écartèlement se lit notamment dans les mots de Suzanne Van Rokeghem :

Les femmes ne veulent pas que leur entrée dans le monde du travail soit une démission dans la vie de leurs enfants. À cause des conditions de travail actuelles, des horaires trop lourds à cause de l'organisation des crèches c'est souvent le cas.

Pourtant si la libération des femmes et le bonheur des enfants peuvent parfois paraître contradictoires, c'est dû avant tout à la structure de la société dans laquelle nous vivons⁴.

Les crèches sont tout à la fois désirées et critiquées. Désirées car elles permettraient aux femmes de travailler, de sortir d'un foyer qui étouffe et qui isole, et aux enfants de socialiser mieux et autrement. Ce cahier fait d'ailleurs état de différentes alternatives, autogestionnaires, horizontales et non violentes, aux crèches traditionnelles. Critiquées car celles-ci semblent hélas reconduire la permanence du patriarcat et du capitalisme : elles sont des lieux peu accueillants, pétris de règles archaïques, centrés sur le respect des horaires, des règlements⁵ et d'une vision de l'éducation qui ne peut se réaliser que dans l'exercice de violence envers les enfants :

La violence contre les enfants est présente partout ; on l'appelle éducation. Elle est considérée comme une composante inévitable du processus éducatif, ou, tout au moins, on

4. Suzanne Van Rokeghem, « Où se trouvent les enfants? », *Les Cahiers du Griff*, n° 9-10, 1975, p. 21.

5. « Le règlement, c'est le règlement », *Les Cahiers du Griff*, n° 9-10, 1975, p. 40. Cet article reproduit un extrait du descriptif du métier de puéricultrice en 1971. Il est signé « L'inspectrice des O.C.E., Dr. B. Derkenne ».

essaie de s'en convaincre, puisque la justification classique de l'emploi de la violence : « Je le fais pour ton bien » a au contraire toute la saveur de l'excuse de celui qui sait qu'il ne devrait pas mais qui essaie de se défaire de son sentiment de culpabilité en appelant la victime à l'acquitter.

Les méthodes éducatives sont restées presque inchangées pendant des siècles ; depuis toujours, elles ont été marquées par la violence dans ses formes les plus imaginatives⁶.

D'autres violences sont à l'œuvre dans les crèches, comme celles que vivent les parents, qui se sentent indésirables dans l'établissement à cause de l'exécution stricte d'un règlement hygiéniste et dépassé. Suzanne Van Rokeghem raconte combien les mères ne se sentent pas les bienvenues, et combien elles se sentent dépossédées de leur enfant... ce qui les amène bien souvent à renoncer à le mettre en crèche. Face à cette violence, ce cahier aspire à imaginer des alternatives : non plus des crèches violentes mais des lieux ouverts, d'éducation collective, qui permettent de socialiser les bébés et de ne pas laisser les femmes se couper de leurs relations sociales. Les crèches devraient permettre aux femmes de travailler l'esprit tranquille. La révolution est à faire, là aussi : les crèches peuvent (doivent !) être le lieu d'un changement social radical dans la prise en charge des enfants et la libération des mères.

Mais pas à n'importe quel prix. En effet, les femmes de ce numéro ne sont pas naïves. Elles comprennent que si les crèches libèrent les femmes du travail de maternage, c'est parce que celles-ci doivent aller travailler. Est-ce que travailler, c'est se libérer ? Est-ce que cette prétendue libération ne ramène pas les femmes à une autre forme d'aliénation ? Marie-Louise Carels et Manni Gentile y voient un jeu de dupe :

6. Elena Gianini Belotti, « La violence contre le nouveau-né », traduit de l'italien, *Les Cahiers du Grif*, n° 9-10, 1975, p. 41.

La mystification est double.

D'une part, le travail féminin n'est pas par lui-même libérateur. Dans notre société, les femmes comme les hommes – et sans doute plus qu'eux – sont exploitées, surmenées, fatiguées. Il ne s'agit pas de remettre en cause ici le travail des femmes. Il est même certain que si toutes les femmes (et tous les hommes) travaillaient, le problème se poserait tout différemment. Mais la « libération » viendrait de la manière dont la femme assume sa condition de travailleuse et non du travail en tant que tel.

D'autre part, rien ne permet à la femme d'être autre chose que mère ou salariée. De la maison au boulot et du boulot au ménage ; après le travail, c'est le plus souvent à la femme seule qu'incombent la charge des enfants et du ménage⁷.

Tant d'insistance sur les crèches dans ce numéro m'enjoint à y voir la politisation d'une question ordinaire : « Qui prend soin des mères et des enfants dans leur libération ? » ; mais aussi : « Qui prend soin de la société ? Qu'est-ce que faire famille veut dire ? » Les enfants deviennent dès lors le catalyseur de cette question complexe, par leur présence renouvelée et continue. Élisabeth Franken présente comme un programme : « Les enfants et nous, on est dans la même galère. [...] C'est en nous libérant, nous, femmes, que nous libérons les enfants : ceux que nous faisons et tous les autres⁸. » C'est d'ailleurs de cette manière que je comprends cette phrase de Françoise Collin et Hedwige Peemans-Poullet : « On nous posait le problème des crèches. Les crèches nous renvoient à la famille, la famille à la mère, la mère à la société. Et les enfants dans tout cela ? Ils sont partout⁹. » En effet, partout les enfants appellent les femmes à les libérer et à se libérer,

7. Marie-Louise Carels, Gentile Manni, « De l'enfant désiré à la crèche de nos désirs », *Les Cahiers du Grif*, n° 9-10, 1975, p. 33.

8. Élisabeth Franken, « Les femmes et les enfants d'abord », *Les Cahiers du Grif*, n° 9-10, 1975, p. 10.

9. Françoise Collin et Hedwige Peemans-Poullet, « Les enfants de tous », art. cité, p. 3.

ils sont les signes matériels et symboliques de cet appel à la libération. Partout ils engagent les féministes à « détruire les vieux modèles conçus à leur détriment comme au détriment des enfants¹⁰ ».

Ce même numéro se donne la tâche d'analyser, avec une perspective féministe, ce que la maternité fait aux femmes. Toutes les contributrices insistent sur la nécessité de sortir les femmes du rôle de maternage qu'elles sont les seules à assumer à cause de leur nature et du poids de la norme de la famille nucléaire, apparue avec l'ère industrielle et le capitalisme. Elles dénoncent l'étroitesse des relations due à cette entreprise de naturalisation. Françoise Collin et Hedwige Peemans-Poullet parlent de resserrement et d'étouffement de la relation parentale, qui poussent les femmes à investir les enfants comme étant un « lieu de réfléchissement de soi » dans lequel se rejoue le subtil et complexe jeu des normes patriarcales. Comme la mère est, malgré elle, le socle de la famille nucléaire, tous les autres membres de la famille, un « agrégat d'individus fortement différenciés¹¹ » tournent autour d'elle. La critique de la répartition sexuée du travail entre les hommes et les femmes – entre les pères et les mères – est radicale, tout comme celle adressée à la pseudo-naturalité de la famille nucléaire. En effet, cette dernière permet au capitalisme de se reposer : les hommes y trouvent de quoi se reconforter, elle est le lieu de conservation des valeurs traditionnelles, mais surtout les femmes y effectuent gratuitement le travail de reproduction du monde. Même si les femmes travaillent vraiment, c'est-à-dire produisent, elles sont toujours considérées comme une main-d'œuvre de complément, une variable d'ajustement par rapport au travail

10. Françoise Naudin-Patriat, « En France : les crèches de la Côte d'or », *Les Cahiers du Grif*, n° 9-10, 1975, p. 52.

11. Françoise Collin et Hedwige Peemans-Poullet, « Les enfants de tous », art. cité, p. 4.

des hommes, tout comme l'est la main-d'œuvre étrangère, sous-payée et mobile. C'est la double-peine pour les mères, prises au piège d'une «pseudo-égalité», à la fois «travailleuses au rabais» et «reproductrices gratuites»¹².

Françoise Collin et Hedwige Peemans-Poullet constatent en réalité que la famille nucléaire se désagrège, à cause de sa toxicité et de son inadaptation. Cet effondrement est positif car il permet de nous «désapproprier les enfants», qui sont considérés comme les propriétés de leurs parents. Le système patriarcal induit une continuité entre l'amour et la possession, que ce soit entre adultes ou entre adultes et enfants.

La famille dans sa forme actuelle, ne peut plus jouer le rôle qu'on en attendait. Nous ne désirons pas sa défaillance : nous la constatons. Devant cette défaillance, nous devons inventer de nouvelles formes de relations et d'éducation. Il est devenu impossible d'être de «bons parents» et surtout une «bonne mère» dans les structures familiales et sociales actuelles : tous les enfants – nos enfants – nous le font savoir. Et puis notre vertu fout le camp. Nous n'avons plus envie d'être de «bonnes mères» mais des femmes heureuses¹³.

Les contributrices de ce numéro appellent à une «parenté collective à l'égard de tous les enfants», de manière à cesser de «penser que les enfants que nous avons mis au monde ou éduqués contractent de ce seul fait une dette envers nous»¹⁴.

Mères/Femmes (1977)

Le deuxième cahier sur la maternité paraît en 1977 et s'attache à poursuivre le travail collectif infini d'analyse, de déconstruction et de revendication démarré en 1975 dans les réunions du Grif. Françoise Collin, dans les premières lignes, souligne «qu'il s'agit pour les femmes d'un thème

12. *Ibid.*, p. 5.

13. *Ibid.*, p. 7.

14. *Ibid.*

extraordinairement sensible, qui déclenche des réactions passionnées, et qui provoque la parole¹⁵ ». Ce cahier se donne d'emblée l'ambition de travailler deux questions : d'une part, séparer le maternel du féminin, « Être femme, est-ce nécessairement être mère ? Et réciproquement, être mère, est-ce être mieux femme ou, bien au contraire, ne plus être femme¹⁶ ? ». D'autre part, libérer la maternité du patriarcat, en déconstruisant son ordre symbolique : « Être mère, est-ce vivre la maternité telle qu'elle nous est assignée dans un cadre que nous ne définissons pas nous-mêmes, ou bien ce cadre ne falsifie-t-il pas au contraire notre maternité ? Et encore : si maternité il y a, les femmes en sont-elles les seules responsables¹⁷ ? »

La critique de la maternité, déjà très étayée dans le numéro de 1975, mue vers une critique du maternel, c'est-à-dire de son ordre symbolique : « La maternité n'est pas qu'un fait pour les femmes, elle est aussi une attitude profondément ancrée en elles par l'éducation, dans l'intérêt d'une société phallocentrique¹⁸. » La symbolique du maternel voudrait que toutes les femmes jouent les mères universelles, c'est-à-dire soient un réservoir inépuisable de maternage au service des hommes et du patriarcat. Collin rappelle que les hommes ne cessent d'en faire usage : « C'est auprès d'elles et en elles qu'ils viennent s'abriter et se consoler de la violence et de l'horreur de ce monde même : ils vident les femmes de leur propre substance, de leur vie¹⁹. »

Dans son article intitulé « M », Marie-Élisabeth souligne que la symbolique du maternel est colonisée par la phallogratie. Cela s'observe d'abord dans une négation des mères et des femmes. Les femmes n'ont pas d'existence symbolique

15. Françoise Collin, « Humour en amour », art. cité, p. 3.

16. *Ibid.*, p. 4.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 5.

19. *Ibid.*

propre dans le patriarcat, étant toujours la négation de l'Un, l'unique, l'Homme universel. Elle rappelle aussi leur manque d'autonomie et d'auto-détermination :

Jusqu'à présent nous n'avons pas existé, aucune société n'a été marquée par notre vouloir être. Nous avons été échangées comme des ressources, vendues comme des matières premières, ensemencées comme des champs, enfermées comme un capital, réglementées comme un régime protectionniste ou jetées dans la libre concurrence; jamais nous n'avons existé en tant que sujet de rapports sociaux. Même dans l'amour, notre autonomie d'action est mince. On nous désire d'autant plus (nous sommes d'autant plus fantasmatiques) que notre moi est flou et inconsistant; si la liberté dans notre société est une ligne de partage, les femmes ne sont sujet de liberté que pour accroître la part de liberté des hommes et réduire la leur²⁰.

Les hommes distribuent les femmes dans deux catégories acceptables, *mères* et *femmes désirables*. Les mères sont particulièrement mises au ban de la société, recluses dans les foyers, niées, car elles seraient potentiellement des mères castratrices ou abusives.

Il est dès lors temps que cette symbolique s'inverse et que cesse cette « dialectique du maternage » qui « pourrait toutes les relations hétérosexuelles²¹ ». Comment libérer les femmes et les mères? Comment se libérer de cette dialectique infernale? Tout d'abord en prenant conscience que ce besoin du maternel renforce le patriarcat et le capitalisme, au lieu de le contrebalancer, dit Collin. Ce geste permet de démystifier et d'alléger les relations maternelles, en y introduisant de l'humour, de la dépossession, du plaisir. Cette transgression à l'ordre patriarcal fait respirer les femmes et les invite à se vivre sous d'autres modalités de relations, sœurs ou amies :

20. Marie-Élisabeth, « M », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 8.

21. Françoise Collin, « Humour en amour », art. cité, p. 5.

« À la relation verticale et unilatérale de la génération et de l'héritage, exigée par le patriarcat, nous avons à substituer la relation horizontale et réciproque de l'échange où se retrouveront à égalité nos mères et nos filles²². »

Une autre dit : « Être mère exige la révolution²³. » Marie-Élisabeth appelle à révolutionner les relations d'amour, toujours placées sous le signe de la « relation commerciale », et de prendre pour horizon de possibilité des relations mère/enfant réinventées, horizontales, dans lesquelles chacune peut être un sujet. Elle s'explique : même si nous fantasmons parfois nos enfants, on ne peut empêcher qu'ils deviennent des sujets de relation : « bientôt l'enfant est là, il devient progressivement ce qu'il est, il est toujours autre que ce que nous avons pensé, mais l'existence de la relation n'est pas remise en question, elle est irréversible, et l'enfant ne peut être démis de ses fonctions, il est indéplaçable²⁴ ».

C'est dans la construction de cette relation d'amour faite de deux personnes *indéplaçables* et *irremplaçables* qu'ils et/ou elles peuvent devenir sujets de cette relation, alors qu'au contraire, les relations d'amour hétérosexuelles sont constamment marquées par un type de désir qui exige la remplaçabilité, réelle ou symbolique, érigeant l'autre en objet. Or nous – « nous » étant compris comme à la fois singulier et collectif – avons besoin de nous sentir irremplaçable. En cela, l'amour maternel est révolutionnaire, car l'instauration de relations humaines dés-objectivées permettrait peut-être d'imaginer une autre société, un autre vivre-ensemble, centré sur la volonté de mater et non de dominer :

La seule manière d'en sortir, c'est que le monde soit à l'image de la libido des mères et que les enfants de l'un et l'autre sexe

22. *Ibid.*, p. 6.

23. Marie-Élisabeth, « M », art. cité, p. 8.

24. *Ibid.*, p. 9.

puissent, sans déchoir socialement, s'identifier à la mère et avoir envie, comme la mère, de mater. [...] La société tout entière doit devenir une bonne mère²⁵.

Les ambivalences de la maternité

Comme relectrice des années 2020, j'ai été frappée par le fait que l'ambivalence traversait tous ces Cahiers, et cela à plusieurs niveaux : entre dégoût et plaisir du maternage, entre fierté et déception d'être soi-même une mère, entre amour et haine pour sa propre mère, etc., les sentiments contradictoires semblent tisser l'épaisseur de la phénoménologie de la maternité qui surgit de ces Cahiers. Allons plus loin en en détaillant les ambivalences, d'abord, les sentiments négatifs. L'expérience concrète de maternage est décrite à plusieurs endroits comme une expérience terrible, qui soit donne la « nausée²⁶ » à Yolande Béthune-Trolle, soit déçoit et déprime Antoinette Combes, dans ce récit d'une mère de vingt ans qui raconte sa grossesse et les premiers moments avec son bébé :

Il est là. Je le regarde. Encore clos comme un œuf. Les yeux et les doigts fermés, presque sans jambes. Deux petits bâtons fripés et repliés. J'apprends de nouvelles odeurs : goût du lait un peu sûr qui descend dans les plis du cou. Saveur de yaourt quand je l'embrasse. Douceur fade des selles. Liquides un peu blanches. Bonnes à respirer. Un écoëurement de jouissance. Bon caca tiède, bien venu en coulée lisse. Plaisir de la fétidité sucrée. J'ai retrouvé mon corps mais j'ai perdu ma vie. Plus de nuit, plus de jour. Je suis au service de²⁷.

D'autres sont enthousiastes. Mater sublime leur vie, comme Suzanne Van Rokeghem, qui parle explicitement du *plaisir* de la maternité, en prenant le soin de nommer ces

25. *Ibid.*, p. 11.

26. Yolande Béthune-Trolle, « La fée et la sorcière », *Les Cahiers du Griff*, n° 17-18, 1977, p. 42.

27. Antoinette Combes, « Un enfant dans le ventre, puis dans les bras. Où le poser? », *Les Cahiers du Griff*, n° 9-10, 1975, p. 64.

événements et gestes de mise au monde et de maternage, de manière à leur donner une chance d'exister *joyeusement* sans pour autant renoncer aux perspectives critiques amenées par le féminisme. Il s'agit donc de faire tenir la joie, le plaisir, la critique et la révolution dans cette expérience qui rend les femmes si différentes, et donc si inférieures.

Je viens justement de devenir mère pour la deuxième fois (encore un garçon : Neil) avec le même plaisir. Pour trois heures de souffrances intenses, une heure de joie émerveillée. À pousser mon enfant dehors, à le sentir naître, à l'accueillir dans mes bras à peine sorti de mon ventre tout gluant encore et toujours attaché à moi, à l'entendre pousser son premier cri sur ma poitrine. Un petit cri d'étonnement vite apaisé par le sein que je lui tends.

Depuis lors je revis le même plaisir à l'allaiter, à le regarder s'éveiller de jour en jour. [...] Je trouve qu'on n'a pas assez parlé dans les écrits féministes du plaisir de la maternité. De la grossesse aussi car sentir vivre et bouger son petit en soi, c'est merveilleux²⁸.

Monique Demaret-Snyers abonde dans ce plaisir en assumant que la maternité lui a procuré « un bonheur intense tel que je n'en avais jamais éprouvé. Une sorte d'unification. Accoucher, allaiter et serrer dans mes bras un bébé à la peau douce, tout ça a dépassé mes prévisions de bonheur²⁹ ». Le bonheur du maternage est aussi sensoriel : sensation de plénitude, d'unité, de douceur, de partage de fluides corporels. Sentir et respirer la peau de son bébé, l'allaiter et le cajoler : « C'était si merveilleux qu'il m'arrive de vouloir le revivre encore comme une drogue perdue dont on garde la nostalgie³⁰. » Au-delà de ces sensations de plaisir partagé,

28. Suzanne Van Rokeghem, « Du plaisir de la maternité », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 64.

29. Monique Demaret-Snyers, « Le plaisir et le vide », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 58.

30. *Ibid.*

Monique Demaret-Snyers formule une définition inédite de la maternité : la co-génération des êtres que sont les enfants et les mères à travers l'expérience concrète de la maternité. Elle écrit :

De la même façon que le bébé et moi trouvions un plaisir mutuel dans nos contacts corporels, il se produit une interaction entre les enfants et moi. Je les forme, sans très bien savoir comment ni pourquoi, et eux me forment aussi, ils sont un peu ma forme, comme un échafaudage qui me tient ensemble et m'empêche de me dissoudre dans ces idées noires contraires à la force vitale dont ils sont remplis eux, mes enfants, ou simplement dans cette étrange fatigue si lourde, si profonde qu'elle se répand jusque dans la moelle des os, et dont jamais je ne saurai si elle est due à ma maternité, à mon âge ou à mon être. Ou à l'existence tout simplement³¹.

Ailleurs, un texte anonyme intitulé « Marmara » rend compte de la puissance animale du désir d'enfant et de sa jouissance : « Je n'ai jamais rien connu d'aussi sauvage que ce désir d'enfants qui m'a ternaillée, travaillée (c'est le mot) pendant quelques années³². » Ce texte associe le désir d'enfant à une bête sauvage qui ternaïlle la locutrice et habite son corps. La « bête qui enflamme et lui arrache le ventre³³ » se lit comme le signe de l'urgence du désir, qui doit être nourri au plus vite par un ventre rond et des seins gonflés. Mais ce désir est aussi celui d'être reliée à un sol et d'être liée à quelqu'un-e :

J'en avais assez moi, de ma légèreté (les autres appelaient cela liberté), je voulais être liée même si je sais que rien n'est définitif. Liée non seulement affectivement mais aussi biologiquement, corporellement c'est-à-dire lourdement, massivement. Ma légèreté, c'était en réalité mon ballottage. J'étais secouée comme une coquille de noix sur une mer agitée,

31. *Ibid.*, p. 59.

32. Anonyme, « Marmara », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 51.

33. *Ibid.*

sans ancrage aucun, informe comme un mollusque sans coquille : démunie. Mon corps qui me rappelait infailliblement que j'étais une femme : l'absurde. Ce ventre qui me faisait saigner : le colmater, étouffer ses cris. Ces seins inutiles : les arracher. Cesser de sentir, cesser de jouir ; j'aurais trop mal... après³⁴.

Une autre ambivalence se joue dans le fait d'avoir une mère et d'être soi-même une mère, ce qui crée une autre relation à la maternité, ici double et complexe :

Excès de la mère, accentué par le resserrement de la famille nucléaire. Poids de la mère pesant dans toute une vie adulte. Entre une femme et le monde, il y a toujours l'ombre de sa mère. Dans une femme veille toujours la mère. [...] Qu'on ne nous fasse pas dire, au vu de ce Cahier, que nous (les « féministes ») nous « condamnons » la maternité. Simplement, ayant toutes eu une mère, et un certain nombre d'entre nous ayant des enfants, nous nous sommes demandé ce qui se passe pour nous dans cette double relation, ce qui s'y joue, ce qui s'y gagne et s'y perd, de quoi elle souffre, en quoi elle ne va pas « de soi » mais « de nous »³⁵.

Les contributrices vont dresser un portrait tantôt attendri et ému, tantôt amer, de leur propre mère. Yolande Béthune-Trolle raconte, dans l'article « La fée et la sorcière », que sa mère a été tout à la fois « aimante, possessive, tendre, indiscreète, abusive, quelquefois méchante³⁶ », cédant au piège de la maternité étouffante. Puis devenir mère et féministe lui fait prendre conscience « que ma mère avait été victime de son rôle social et que moi, à la fois comme enfant et comme fille, j'étais victime de cette victime³⁷ ». En comprenant que ce type de maternité, patriarcale, instaure un cercle de victimes, elle cherche à casser cette aliénation qui se répète. Elle cherche

34. *Ibid.*

35. Françoise Collin, « Humour en amour », art. cité, p. 3.

36. Yolande Béthune-Trolle, « La fée et la sorcière », art. cité, p. 43.

37. *Ibid.*

d'autres manières d'être mère, notamment en jonglant entre travail et maternité. Elle constate alors la quasi-impossibilité d'être une *bonne mère* : immense culpabilité intérieure, non-reconnaissance par la société, vampirisation par ses enfants, sentiment de honte et d'incompétence, etc.

Pourtant je ne devais pas être une mère tout à fait classique, car mes collègues s'étonnaient toujours quand ils apprenaient par hasard que j'avais deux enfants : « Tu n'as pas l'air de quelqu'un qui a des gosses. »

J'éprouvais à chaque fois un sentiment contradictoire ; je me disais : « je ne suis pas encore fichue » et en même temps : « je ne dois pas être une vraie mère », puisque je ne parlais presque jamais de mes gosses, contrairement à beaucoup de mes collègues féminines.

J'étais contente de ne pas représenter la mère classique et en même temps je me culpabilisais ; je n'étais pas une mère comme il fallait être.

La boucle était bouclée ; à mon tour, comme ma mère, je tombais dans le piège du devoir³⁸.

Béthune-Trolle en garde un certain écoëurement, une impossibilité d'aimer cet ordre symbolique maternel : « Je ne suis pas encore guérie de la maternité, ni de la mienne, ni de celle de ma mère, surtout celle de ma mère³⁹. »

Françoise d'Eaubonne raconte, dans « La mère indifférente », que sa mère aurait voulu choisir un autre destin que celui d'avoir des enfants ; pour l'amour de son mari, elle a accepté d'avoir cinq enfants qu'elle a négligés et peu aimés. Elle aurait préféré se consacrer à une carrière politique et scientifique, qui aurait de plus amélioré financièrement la vie du foyer. Pourtant, Françoise d'Eaubonne ne lui en tient pas rigueur, la remerciant d'avoir été cette mère indifférente, de ne pas avoir été une de ces « castratrices à cuisine, lessive,

38. *Ibid.*

39. *Ibid.*, p.42.

raccommodage, que j'ai vu sévir autour de moi, nourrissant, pomponnant et astiquant pour se faire payer de leurs efforts en suçant le sang et l'âme de leurs marmots⁴⁰». Cette indifférence lui aura permis de conquérir sa propre liberté, puis de la revendiquer pour toutes les femmes, dans «l'appel des femmes du mouvement éco-féministe⁴¹», qui revendique une grève solidaire de la procréation et de la reproduction, en créant le mouvement Écologie-Féminisme.

D'autres encore dressent des portraits attendris de leur mère disparue. Éliane Boucquey ravive la mémoire de sa mère et choisit de raconter sa vie :

[...] rappeler la mémoire d'Elza Dupont, cette Brugeoise studieuse et sereine, auréolée d'une tresse de longs cheveux ; vers l'Afrique en allée, en Afrique décédée, en terre lointaine, en paysage d'orages et de violence enterrée ? Cette femme-là ne concerne plus que ma sœur et moi, et quelque amie. Je la rends à la mort, n'ayant pu l'en arracher. Je reviens à la mère. Le passage est facile : de « mort » à « mère », les mots glissent en passant par « amour »⁴².

Ce que je nomme ambivalence, Marie-Élisabeth l'appelle ambiguïté. Elle souligne que toute relation d'amour, en particulier l'amour maternel, est ambiguë car on ne peut aimer l'autre qu'à partir de soi-même et dans un sentiment de possession. Or cet inconfort ne devrait pas nous donner l'envie de renoncer à la maternité sous prétexte qu'il est impossible d'être une bonne mère : « effectivement, je crois qu'il est impossible d'être une "bonne mère" dans notre société d'hommes, mais notre problème, c'est de découvrir quelle société nous permettrait d'être mères comme nous l'entendons⁴³ ». Vivre dans

40. Françoise d'Eaubonne, « La mère indifférente », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 25.

41. *Ibid.*, p. 26.

42. Éliane Boucquey, « Elza Dupont », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 46.

43. Marie-Élisabeth, « M », art. cité, p. 8.

l'ambiguïté ou l'ambivalence appelle les femmes et les mères à rêver d'une société débarrassée du patriarcat, mais dont la transformation est encore à écrire et à vivre.

Le choix et la priorité

Je voudrais clore cette relecture par un commentaire sur une autre ambivalence qui se matérialise à travers deux enjeux féministes, *le choix* et *la priorité*. Dans ces deux Cahiers, exercer sa liberté permet de fixer ses propres priorités, qu'elles soient individuelles ou collectives. Choisir ou non d'avoir des enfants, choisir ou non de continuer à travailler quand ils et elles sont là, choisir d'être disponible ou non pour les activités militantes font le cœur des agendas féministes. Le motif de la priorité et l'insistance sur le libre choix font également écho à une époque où les camarades marxistes expliquaient aux femmes que « le grand soir de la société sans classe⁴⁴ » primait sur les luttes féministes. Geneviève Fraisse le rappelle dans cet entretien donné au magazine *L'OBS* en mai 2018 :

Vous souvenez-vous de ce slogan [de Mai 68] « Cours camarade, le vieux monde est derrière toi » ? Un peu plus tard nous l'avons détourné : « Cours petite sœur, les avant-gardes sont derrière toi. » Ironie de mêler les avant-gardes avec le vieux monde. Car, quand le mouvement des femmes commence, le mot d'ordre de ces avant-gardes fut : « Faisons la révolution, et vos histoires de femmes ce sera pour après... ». C'est ainsi. Le féminisme est presque toujours dans le contretemps, comme une contradiction inéluctable dans l'histoire⁴⁵.

Le choix et la priorité traversent l'ensemble des Cahiers mais prennent une teneur particulière quand il s'agit de

44. Éliane Boucquoy, Marie Denis, Andrée Gérard, Hedwige Peemans-Poullet, Milène Polis et Marthe Van de Meulebroeke, « Choisir ou créer », *Les Cahiers du Grif*, n° 7, 1975, p. 10.

45. Geneviève Fraisse, « Le mouvement des femmes, contretemps de Mai 68 », entretien avec Doan Bui, *L'OBS* « 68. Le grand tournant », hors-série, mai 2018 ; repris dans Geneviève Fraisse, *Féminisme et philosophie*, Paris, Gallimard, 2020, p. 79.

maternité. Être libre de faire ses propres choix permet de fixer ses priorités, pour autant, établir certaines priorités limite parfois les choix et la possibilité même d'en faire. Qu'en est-il dans ces deux Cahiers? La plupart des autrices sont attentives à la nécessité et à l'urgence d'avoir le droit de faire des choix, tout en prenant conscience qu'elles vivent un moment d'émergence de ces droits à opérer des choix, ce qui entraîne le sentiment que l'un et l'autre se génèrent mutuellement. Elles pourraient à la fois être mère *et* être femme, ou encore être mère *ou* être femme. Leur choix serait guidé par leur volonté, leur plaisir et non plus par les structures sociales empreintes de patriarcat, qui ont développé une vision idéale de la maternité, impossible à tenir⁴⁶ et à vivre pour les femmes et les enfants.

Cette ouverture vers une politique du choix est facilitée par le féminisme, qui permet de « déconstruire les vieux modèles », de « combattre les préjugés » mais aussi « d'inventer des schémas de relation d'où toute domination soit exclue et où les fonctions des partenaires ne soient plus régies par des stéréotypes culturels justifiés par les différences biologiques⁴⁷ ». Le féminisme permettrait de construire une politique de choix sans culpabilité, c'est-à-dire un libre choix. Hélas le féminisme ne suffit pas! Loin d'être ingénues, les femmes des *Cahiers du Grif* ont conscience que le capitalisme s'additionne au patriarcat pour restreindre leur liberté de choisir : « Le libre choix est illusoire tant que le marché de l'emploi est façonné par les impératifs de profit et de rentabilité maximum, tant que les conditions de travail et les horaires ignorent la maternité et la paternité⁴⁸! »

46. Françoise Collin, « Humour en amour », art. cité, p. 4.

47. Françoise Naudin-Patriat, « En France : les crèches de la Côte d'or », *Les Cahiers du Grif*, n° 9-10, 1975, p. 52.

48. Suzanne Van Rokeghem, « Où se trouvent les enfants? », art. cité, p. 18.

Les contributrices des Cahiers sont conscientes que la liberté comme téléologie de la vie des femmes est un piège, car rien n'est plus patriarcal que la liberté vue comme « un délire de puissance⁴⁹ », qui ne devrait rien ni à sa mère ni à personne. Se vouloir indépendante à tout prix est un refus du maternel, c'est-à-dire un refus de « la mère comme principe générateur de vie et de sens⁵⁰ ». Cette critique adressée à l'hégémonie masculine de la liberté rejoint aussi celle adressée à la hiérarchisation des choix et des priorités, trouvée dans le cahier n°7. Dans l'article « Choisir ou créer », les autrices discutent de ce que « choisir » signifie, dans une perspective féministe. Choisir signifie établir des hiérarchies et dès lors, instaurer des rapports de domination entre ceux qui sont élus et les autres :

Civiliser c'est mettre de l'ordre, ordonner c'est élire, élire c'est choisir, choisir c'est admettre et rejeter. Et l'admis encore faut-il le hiérarchiser. [...] Civiliser c'est choisir, élire et supplanter. C'est choisir avant, au lieu de, sur, contre. Être civilisé c'est avoir choisi : Dieu avant l'homme ou l'homme avant Dieu, la révolution pour l'homme ou l'homme pour la révolution, aujourd'hui avant hier et après demain, le jour au détriment de la nuit, la conscience sur l'obscur ou l'inconscience sur le raisonnable, l'homme avant la femme, la femme avant l'enfant, l'enfant avant le chat et la souris⁵¹...

Le choix et la priorité forment donc une dialectique ambivalente, tout à la fois positive et négative, au cœur des expériences de la (non-)maternité. Cette ambivalence de la liberté vécue par les femmes, qu'elles soient mères ou non, fabrique aussi une temporalité particulière, car établir des priorités c'est choisir ce qui doit être réalisé *d'abord*. C'est toute la question du futur que l'on cherche à se donner qui est en question dans

49. Marie-Élisabeth, « M », art. cité, p. 10.

50. *Ibid.*

51. Éliane Boucquoy *et al.*, « Choisir ou créer », art. cité, p. 10-11.

cette dialectique ambivalente. Or les femmes/les féministes, selon Rosi Braidotti reprenant Collin, sont précisément coincées dans une double temporalité : d'une part, celle d'un féminisme émancipatoire qui les pousse à rattraper les temporalités des hommes, dans une relation de mimésis, et, d'autre part, un mouvement de « devenir-femme », non encore défini et qui reste à construire, ouvrant par-là à « un temps dont l'avenir ne prend forme que dans le respect du présent et de la présence⁵² ». Ces futurs ambivalents sont intimement liés à notre situation de femme (et de mère potentielle) mais pourraient être le devenir de nouvelles alternatives pour tous-tes :

Certes, le dédoublement de notre structure temporelle est peut-être l'avatar conceptuel le plus puissant de notre longue histoire d'exclusion du discours. Notre « différence », cela personne ne le niera, est l'effet de milliers d'années de domination ; mais à son tour le fait historique qu'est notre oppression n'est pas sans rapport à la spécificité de notre sexualité et de notre capacité de reproduction. C'est pour cela que le féminisme agit à la fois dans l'histoire, pour le futur des femmes et aussi sur la conscience – et l'inconscient – vers une autre façon de vivre⁵³.

Quelques mots de conclusion

Ma relecture des Cahiers me fait prendre conscience que le maternel comme l'ambivalence forment le tissu du féminin, et que souvent ces deux expériences sont étiquetées comme négatives par la normativité patriarcale, dont nous héritons dans nos corps et dans nos luttes. Comment s'en sortir avec l'ambivalence du maternel, « source de notre oppression et

52. Françoise Collin, « Factions et fiction, ou les contes des mille et une nuits », *Sorcières*, n° 24, juin 1982, p. 112, citée par Rosi Braidotti, Jacqueline Aubenas et Joëlle Meerstx, « Pour un féminisme critique », *Les Cahiers du Grif*, n° 28, 1983, p. 43.

53. *Ibid.*, p. 42.

[...] pilier de notre identité⁵⁴ » ? En 1987, les féministes des Cahiers répondent : « L'enjeu immédiat du féminisme : faire advenir une autre définition du rapport entre le féminin et le maternel et par là, une redéfinition de la subjectivité féminine qui permettrait une autre hétérosexualité, un autre rapport social entre les sexes⁵⁵. » Et aujourd'hui ? Que pouvons-nous faire advenir ?

Je n'ébaucherais même pas une réponse, qui appelle un type d'écriture collective avec d'autres femmes que moi. Je laisserai juste quelques lignes singulières et relatives à mon expérience de femme blanche, universitaire et mère.

Je termine d'écrire ce texte en Californie, à Santa Cruz, en octobre 2022. Je suis en séjour de recherche là-bas pour trois mois. C'est une chance. C'est beau et c'est dur. Écrire sur la maternité loin de ses enfants est tout à la fois un crève-cœur et un révélateur, au sens chimique, de mes propres ambiguïtés maternelles. J'écris tous les jours dans un carnet, que j'ai titré *Very Daily Santa Cruz*.

*Écrire sur les mères
Alors que je suis en Californie
Loin de mes enfants chéris
Coupée
Démembrée
Heureusement j'ai mes livres et mes carnets*

Je lis ces mots de Françoise Collin comme un réconfort (maternel ?) : « Ce qui fait vivre un enfant c'est dans la mpère, la non-mère, c'est la femme, c'est celle qui chante derrière le mur, pour elle-même. C'est celle qui s'en va⁵⁶. » Je ne sais pas ce qu'en penseront mes enfants plus tard, du fait que je les

54. Rosi Braidotti, « Des organes sans corps », *Les Cahiers du Grif*, n° 36, 1987, p. 18.

55. *Ibid.*

56. Françoise Collin, « Des enfants de femmes ou assez momifié », *Les Cahiers du Grif*, n° 17-18, 1977, p. 35.

DES MÈRES ET DES ENFANTS D'ABORD

quitte pour écrire, parfois. Mais ce que je sais, c'est qu'après avoir pleuré leur absence, je trouve une joie infinie dans l'écriture – et que cette joie est tout aussi intense que celle de les serrer dans mes bras et de les respirer.

Nathalie Grandjean

Chargée de recherche FNRS, USL-B

Les Impressions Nouvelles



Fig. 8 : Couvertures des Cahiers n° 12 à 23-24.

Il y a un demi-siècle que le premier numéro des *Cahiers du Grif*, la première revue féministe francophone européenne, a vu le jour.

Fondée en 1973, la revue est coordonnée par un groupe composé seulement de femmes et basé à Bruxelles : le Groupe de Recherche et d'Information Féministes. Dans les années 1980, la revue s'enracine à la fois à Bruxelles et à Paris sous la direction de Françoise Collin. Ce livre est le premier à lui être exclusivement consacré : il cherche à établir un espace de discussion dans lequel les thèmes, les figures et les pratiques des *Cahiers du Grif* peuvent prendre toutes leurs significations.

Le projet de ce volume est double : offrir une introduction à la revue pour un large public intéressé par les théories féministes et l'histoire du féminisme, et montrer la grande variété des thèmes, des préoccupations et des pratiques qui peuvent faire l'objet de recherches tels que l'amour, le corps, la sororité, la figure d'Hannah Arendt ou de Simone de Beauvoir.

Caroline Glorie est docteure en information et communication de l'Université de Liège. Sa thèse intitulée L'espace public littérisé. Critique féministe d'une transformation structurelle, interroge les modèles théoriques des espaces publics d'un point de vue féministe. Elle est assistante à l'ULiège et membre du Feminist & Gender Lab (UR Traverses).

Teresa Hoogeveen González est doctorante en philosophie à l'Université de Barcelone et membre du Seminari Filosofia i Gènere. Sa thèse, consacrée à l'écrivaine, philosophe et féministe Françoise Collin (1928-2012), s'intitule Françoise Collin : de l'expérience des Cahiers du Grif à la différence des sexes comme praxis.